



## Peurs de l'« Orient » en Europe occidentale au tournant du XX<sup>e</sup> siècle

Nicolas Pitsos

### 1. Introduction

L'Orient ou plus précisément les Orient, et encore plus exactement ce qui a été désigné comme tel(s) en France et dans d'autres sociétés européennes du XIX<sup>e</sup> siècle, devient l'horizon du voyageur en quête de spiritualité ou de sensualité, d'exotique ou d'authentique, le passe-temps ou le casse-tête du diplomate, le fantasme du peintre, du musicien ou de l'écrivain. En même temps, ces lieux, dont la représentation auprès des Européens du XIX<sup>e</sup> siècle, oscille entre fascination et répulsion, incarnation de la sensualité ou de la férocité, ont toujours comme point commun, la perception et la définition d'une altérité à perception ambivalente dans l'imaginaire du XIX<sup>e</sup> siècle européen. Il s'agit de cet Orient fabuleux qui sert d'exutoire aux envies secrètes des voyageurs-observateurs originaires de l'Europe occidentale, comme l'a résumé Thierry Hentsch, dans son ouvrage sur *L'Orient imaginaire* (1988).

Par ailleurs, la popularisation du mot « Orient » est accompagnée et/ou signifiée par l'expansion-ingérence des grandes puissances européennes conquérantes du XIX<sup>e</sup> siècle, vers ou dans les territoires de l'Empire ottoman, d'Asie centrale et de l'Est. La question d'Orient, résumant cette tendance, occupe une place importante et assez récurrente parmi les sujets qui s'affichent à la une des journaux ou enflamment l'imagination littéraire, au tournant du XX<sup>e</sup> siècle. Ce mot, qui est issu du jargon diplomatique, renvoie à une série d'antagonismes visant à rendre possible l'hégémonie politique, économique et culturelle sur des territoires qualifiés d'orientaux par les diplomates, les géographes, les artistes ou les voyageurs des puissances européennes colonisatrices du XIX<sup>e</sup> siècle. À côté de cet état d'esprit, les épisodes de la question d'Orient ranimèrent et/ou engendrèrent des peurs au sein des sociétés de l'Europe de l'Ouest.

Cet article vise à repérer dans des sources telles que les romans, les journaux, les essais, qui ont été publiés principalement en France et en Grande-Bretagne, les traces de ces « peurs » au début du XX<sup>e</sup> siècle. Dans le sillage de la notion de « *politics or culture of fear* » élaborée par Ruth Wodak (2015), il s'agit d'étudier à travers la méthode des *Critical Discourse Studies*, les stratégies discursives des acteurs et la mise en scène des peurs liées à l'Orient dans l'espace médiatique de l'Europe occidentale, à la fin du XIX<sup>e</sup> et au début du XX<sup>e</sup> siècle.

---

\* Nicolas Pitsos, CREE (Inalco), nikolaospitsos@hotmail.com

Le cadre diplomatique et l'horizon chronologique de cette étude sont délimités par les séquences suivantes de la question d'Orient dans sa définition géo-historique large et étendue : la révolte des Boxers en 1900, la guerre russo-japonaise de 1904-1905 et les guerres balkaniques de 1912-1913.

## 2. L'imaginaire d'invasion et de la guerre des races

La perception de ces conflits s'inscrit dans un cadre conceptuel dessiné par l'éclosion de la théorie des races comme élément structurant la compréhension des situations conflictuelles, à la fois dans le domaine des relations internationales et à l'intérieur des sociétés européennes de l'époque. C'est cette interprétation de la guerre russo-japonaise qui est avancée par exemple par Ernest Judet, directeur du *Petit Journal* et représentant d'une culture politique traditionaliste/nationaliste. Dans son essai *The Bogey of the Yellow Peril*, publié en 1904, le journaliste britannique, Demetrius Charles Boulger taxe les discours sur le « péril jaune » d'hystérie raciste destinée à « *popular consumption* » et remuant dans l'imaginaire de la société britannique de son temps, les souvenirs des horreurs commises par les Huns d'Attila et les Mongols de Gengis Khan, en vue de stigmatiser la cause japonaise dans la guerre l'opposant à la Russie. De son côté, Louis Aubert s'étonne en 1906 dans son essai intitulé « La paix japonaise », que ses concitoyens continuent de se représenter « l'Asie et ses hordes avec les mêmes mots et les mêmes images qu'employaient au XIII<sup>e</sup> siècle les contemporains de Saint-Louis qui entendirent parler des Mongols ou qui les virent » (Aubert 1906 : viii).

La perception de la première guerre balkanique n'échappe pas elle non plus à une représentation à la fois raciale et orientaliste. Dans le journal *l'Excelsior*, on voit les souverains des royaumes balkaniques chrétiens, identifiés au « César, maître de l'Occident, entraînant avec lui les légions européennes et triomphant de Brutus et de Cassius, maîtres de l'Orient, revenant avec leurs soldats asiatiques par la route ordinaire des invasions » (*l'Excelsior* 1913). Dans le journal le *Gaulois*, René Doumic retourne encore plus loin dans le passé et telle une Pythie moderne, il compare le sultan ottoman au roi Priam, à Darius ou encore à Xerxès, avant de s'extasier : « L'Europe contre l'Asie : nous sommes à l'avant-garde. C'est nous qui défendons la culture et les mœurs d'Occident contre la menace qui nous vient d'Asie : la barbarie, le luxe, la mollesse, les robes flottantes, les mitres et les turbans ». Devant une telle conception du conflit, la confrontation entre les alliés balkaniques, intégrés à ce « Nous » collectif, signifie l'Occident et l'Europe<sup>1</sup>, c'est-à-dire les Occidentaux et les Européens, contre les Ottomans, dénommés Orientaux et Asiatiques, qui sont considérés comme parangons de mollesse ou de barbarie, à l'instar d'Hérodote et de sa perception des Perses. Sur cette base, se crée d'une part, l'image menaçante et intimidante d'un Orient asiatique, et de l'autre, les discours de

<sup>1</sup> Comme le fait remarquer Martin Bernal (1987), une telle représentation occidentocentrique de l'histoire des Grecs de l'Antiquité, les désorientalise, les privant de leurs influences asiatiques et africaines.

supériorité culturelle voient le jour, afin de légitimer la mission civilisatrice et les expéditions colonisatrices de toute puissance définie, ou reconnue comme, « européenne », par rapport aux territoires appartenant à l'Orient asiatique<sup>2</sup>.

Stéphane Lauzanne, rédacteur en chef du journal le *Matin*, relaie, lui aussi ces considérations. Alors qu'il reste des heures à regarder les soldats ottomans passer sur les bords du Bosphore, les mots de la *Légende des siècles*, où Victor Hugo admire la traversée de l'armée de Xerxès, lui reviennent à l'esprit, ce qui le pousse à affirmer que « c'était bien un peu de la barbarie médique accourant par-delà le Pont Euxin pour se déverser sur l'Occident » (Lauzanne 1913 : 51).

### 3. Représentations inquiétantes/intimidantes de l'Orient

La reproduction de ces images inquiétantes des Orientaux, est aussi due à, et va de pair avec, une couverture médiatique sélective des exactions commises lors des conflits impliquant les Chinois ou les Ottomans.

Pour ce qui est de l'héritage représentationnel essentialiste qui fait du Turc un sauvage, dans la *Dépêche de Toulouse*, Edouard Conte (1912) relève que :

les arts et les lettres ont donné du corps à cette prévention. Dans son *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, Chateaubriand maudit les Turcs de rançonner leurs assujettis, sans n'y avoir d'autre titre que la force. *Le massacre de Scio*, de Delacroix, a accredité par l'image, la férocité du Turban<sup>3</sup>.

Avec une empreinte du passé aussi prégnante dans le présent, et une mémoire ou compréhension sélective et lacunaire des horreurs perpétrées dans les Balkans du XIX<sup>e</sup> siècle, les bachi-bouzouks sont présentés comme l'exemple même de la férocité « turque » et constituent dans l'imaginaire des Français de l'époque l'incarnation du Turc comme acteur potentiel d'atrocités.

Pendant la révolte des Boxers, la couverture médiatique des événements met plutôt en avant les atrocités imputées aux Boxers contre les membres des colonies européennes, alors que la brutalité de la répression par les contingents envoyés par les États du Vieux continent est reléguée au second plan, voire complètement occultée.

Quant à la dimension géopolitique et à la perception socioculturelle de ces conflits, il ne faut pas oublier qu'alors que les guerres balkaniques battent leur plein ou que le siège de Pékin a lieu, on assiste déjà depuis quelques années en France et en Occident, comme disent les Orientalistes, à l'éclosion d'une

<sup>2</sup> D'après Rana Kabbani (1986), la narration européenne de l'Orient insiste particulièrement sur des traits supposés exotiques, reléguant l'Orient à un état d'altérité absolue. Parmi ces traits, on peut retrouver, entre autres, les représentations de l'Orient comme le domaine d'une sensualité lascive et d'une violence inhérente.

<sup>3</sup> Comme le souligne, Uluğlı Serhat (2007 : 47), Chateaubriand avec son *Itinéraire de Paris à Jérusalem* devient le bâtisseur d'une politique turcophobe et islamophobe dans la littérature du XIX<sup>e</sup> siècle, alors qu'à ses antipodes, Lamartine, dans son *Voyage en Orient*, introduit une nouvelle vision de la religion musulmane et de l'Empire ottoman beaucoup plus idyllique.

littérature impérialiste et raciste colportant et brandissant la menace du péril jaune<sup>4</sup> ou du péril islamique, associés à un Orient plus ou moins lointain.

### 3.1 Peurs d'ordre « politique »

En ce qui concerne le « péril islamique », on retrouve le terme d'« islamophobie » dans le texte d'Alain Quellien, publié à Paris en 1910, *La politique musulmane dans l'Afrique occidentale française*. Le concept d'islamophobie, défini comme préjugé contre l'Islam et les membres de la communauté musulmane, se trouve également dans le livre *Le péril de l'Islam* de l'officier français Louis Gustave Binger, explorateur en Afrique de l'Ouest et gouverneur de la Côte d'Ivoire. De nature essentialiste, la religion musulmane et ses pratiquants sont traités par la rhétorique « islamophobe » de cette époque comme les représentants de la barbarie, de la cruauté, du fatalisme, du fanatisme, les érigeant d'emblée en ennemis des sociétés européennes majoritairement chrétiennes ou christianisées<sup>5</sup>.

Cette « islamophobie » du début du XX<sup>e</sup> siècle, est également nourrie par la peur du panislamisme. Paul Cambon<sup>6</sup> informe le quai d'Orsay qu'à la veille du conflit balkanique, le gouvernement britannique s'inquiète de la recrudescence du panislamisme. Lord Hardinge affirme que les soixante-dix millions de musulmans des Indes, qui en sont l'élément le plus attaché à la domination anglaise et le plus cultivé, « suivent avec intérêt les événements de Turquie et réclament du gouvernement britannique une attitude sympathique aux intérêts de l'Islam et du Khalife de Constantinople » (AMAE : 1912b).

Selon le *Temps* (1912), en novembre, les événements des Balkans détournent l'attention européenne de l'agitation que préparent en Afrique du Nord les sociétés panislamiques. Paul Bluysen, député des Établissements français de l'Inde, relate quant à lui dans *La Petite République* des nouvelles qui lui auraient été transmises par des agents français en Afrique du Nord, concernant un projet de guerre sainte, préparé en secret par des organisations panislamiques et dont « l'argent devait être fourni par le représentant d'une nation étrangère qu'on devine aisément » (Bluysen 1912). Le gérant français en Égypte ne laisse pas de doutes sur les acteurs d'un tel projet, quand il écrit au quai d'Orsay que l'offre faite à l'Union Maghrébine par l'Agence diplomatique d'Allemagne de préparer en accord avec elle un soulèvement dans toute l'Afrique du Nord française, viserait surtout le cas de guerre européenne (AMAE 1912a)<sup>7</sup>. À propos du panislamisme, Paul Richard (1912) se réfère à l'opinion du docteur Georges Samné qui, dans

<sup>4</sup> Sur la rhétorique du péril jaune dans la presse française pendant la guerre russo-japonaise de 1904-1905 voir Patrick Beillevaire (2000).

<sup>5</sup> Par ailleurs, il ne faut pas oublier que l'expansion coloniale et impériale des sociétés européennes chrétiennes conquérantes du XIX<sup>e</sup> siècle reposa sur le mythe de la mission civilisatrice que ces sociétés étaient censées assumer afin de venir au secours de sociétés primitives, archaïques, sous-développées.

<sup>6</sup> Paul Cambon au MAE, n°416, au sujet de l'action panislamique au Maroc.

<sup>7</sup> Au sujet de l'Union Maghrébine et déclarations faites au capitaine rapporteur par le condamné Zaki, voir AMAE, 5 décembre 1912.

la *Correspondance d'Orient*<sup>8</sup>, évoque que l'Islam après les assauts qu'il a subis en Perse, en Tripolitaine et au Maroc est disposé à croire « à un vaste complot organisé par la chrétienté pour le déloger des dernières positions qu'il occupe encore ». D'autre part, la guerre dans les Balkans présentée comme une nouvelle croisade, le conforte dans son opinion, souligne le directeur de la *Correspondance d'Orient*. Selon lui, le panislamisme n'était jusqu'alors « qu'un mot vide de toute signification concrète ; les ambitions européennes lui ont donné un corps ». Dans la *Petite République*, Paul Bluysen (1912) invite le gouvernement français à repenser sa politique dans le règlement du différend balkanique pour ne plus alimenter la rhétorique panislamiste, afin que l'Empire ottoman ne soit pas écrasé. « D'ailleurs expulsés d'Europe, refoulés en Asie, et plus loin, jusqu'en Afrique, c'est alors seulement ou surtout que les Musulmans turcs deviendraient pour nous des voisins inquiétants. L'excès même de leur malheur donnerait à l'Islam cette cohésion absolue à tous points de vue, que notre intérêt autant que notre générosité nous commande d'éviter » (Bluysen 1912).

Le panislamisme est donc considéré comme menaçant, car supposé capable de diriger son discours fédérateur autour d'une religion commune, à l'encontre des intérêts coloniaux des grandes puissances européennes et chrétiennes, telles que la France et la Grande-Bretagne et susceptible d'être instrumentalisé en même temps dans cette perspective, par leur principale rivale dans la course à la colonisation, à savoir l'Allemagne de Guillaume II.

Guillaume II figure aussi au cœur d'une des matrices représentationnelles du « péril jaune » à ce tournant du XX<sup>e</sup> siècle. Il s'agit d'une lithographie allégorique, représentant le Kaiser à la tête de la campagne menée par l'Europe, personnifiée en tant que déesse-guerrière, contre le « péril jaune » venant de l'Orient, incarné quant à lui, par la silhouette du Bouddha. La légende de ce dessin, *Peoples of Europe, Guard Your Most Sacred Possessions*, réalisé par Hermann Knackfuss en 1895, illustre aussi bien les visées géopolitiques de l'Empereur allemand que sa perception de la lutte pour l'hégémonie politique dans cette contrée du monde, sous la forme d'une guerre opposant les puissances européennes à celles du continent asiatique, en termes civilisationnels et/ou raciaux.

L'un des avatars de cette représentation est la publication d'un article intitulé « *Le péril jaune : Un cauchemar terrifiant, l'invasion jaune à Paris* », qui paraît le 15 mars 1905 dans la revue française *Je sais tout*. En pleine guerre russo-japonaise, cette revue révèle à ses lecteurs un plan de conquête de l'Europe sorti tout droit de l'imagination de ses auteurs et qui est censé être fomenté par des officiers chinois. Ce projet constituerait, peut-on lire, « une preuve émouvante de ce réveil menaçant de la Chine ». Le premier acte de ce vaste mouvement aurait pour but, selon le colonel chinois dont les rapports mégalomanes sont

<sup>8</sup> *La Correspondance d'Orient. Revue économique, politique et littéraire*, est une revue publiée à Paris entre 1908 et 1940, puis à partir de 1945 pour encore quelques numéros. Elle a été créée par Georges Samné et par Chekri Ibn Ibrahim Ganem, essayiste et dramaturge dont la pièce *Antar* a été montée au Théâtre de l'Odéon en 1910.

supposés être déchiffrés par la revue française, « de débarrasser l'Asie des barbares qui l'occupent depuis tant de siècles », avant d'aborder la question de l'envahissement proprement dit de l'Europe, qui viserait à rendre à son tour l'Europe tributaire de l'Asie. Associant un certain goût pour le complotisme à une dose de sensationnalisme, nécessaire au succès commercial d'une revue, cet article reflète un certain état d'esprit de la société française de l'époque à l'égard des pays de l'Asie orientale. Dans un tel contexte émotionnel et conceptuel, marqué par la peur et la méfiance, l'annonce de la défaite de la Russie, dans le conflit la mettant aux prises avec le Japon, amena les uns et les autres, comme l'affirme Louis Aubert en 1906, à se représenter confusément « le monde jaune – Coréens, Siamois, Annamites, Chinois, conduits par le Japon – tombant sur les Blancs ; ce serait une catastrophe soudaine, irrémédiable, à laquelle il faudrait se résigner, une digue qui se rompt, un flot jaunâtre recouvrant d'un coup notre civilisation toute blanche » (Aubert 1906 : viii). Très impressionné lui aussi par l'issue de ce conflit, l'officier et romancier, Émile Driant, proche de la mouvance nationaliste représentée par un Maurice Barrès ou un Paul Déroulède à la veille de la Grande Guerre, écrit *L'Invasion jaune* en 1905. Dans ce roman, rédigé par la plume de celui qui fut surnommé le « Jules Verne militaire », les Japonais soulèvent les populations chinoise et indienne contre l'Europe. Le roman se termine par le succès des armées sino-japonaises sur la meilleure armée européenne, celle de l'empire allemand, entraînant la fin de la prédominance de l'Europe<sup>9</sup>.

Ces Cassandres prophétisant le déclin de l'Europe et dénonçant en même temps les théories néo-malthusiennes, diffusent dans l'espace public leurs constats alarmistes sur ce qui est conçu par les contemporains comme un déséquilibre démographique entre une diminution des taux de natalité dans le continent européen et la croissance de la population dans les pays de l'Asie de l'Est. D'autres observateurs de l'époque, tels que George N. Curzon, qui était député du parti conservateur et vice-roi des Indes à l'aube du XX<sup>e</sup> siècle, brosent un tableau effrayant du phénomène migratoire des populations chinoises. Dans son essai *Problems of the Far East*, Curzon se demande si « *this ever-increasing flood of Chinese emigration may not constitute an ultimate danger to the countries which it overruns, and whether the invasion of the hordes of Jhingiz Khan is not capable of a milder 20<sup>th</sup> reproduction* » (Curzon 1894 : 396). En dehors de ces flux migratoires, ce qui préoccupe surtout le représentant de la puissance coloniale britannique, c'est le destin de la suprématie politique et économique de l'Albion, dans la région de l'Asie orientale. Ainsi, affirme-t-il d'un ton désolant que « *the future of Eastern Asia is not for the White but the Yellow race; (...) neither Great Britain, nor France, nor Russia, but China is the power into whose hands will pass the predestined scepter of the Far East* » (*ibidem* : 396).

<sup>9</sup> Selon Jacques Decornoy (1970), le péril jaune aurait été une invention des impérialistes et colonialistes européens et américains s'inscrivant dans la continuité du mythe des Barbares et allant de pair avec un autre fantasme qui hantait les sociétés « occidentales » de la Belle Époque et de l'entre-deux-guerres, la peur d'une décadence généralisée.

### 3.2 Peurs d'ordre « économique »

Cependant, des deux côtés de la Manche, certains des contemporains de Curzon ne s'inquiètent pas tellement de la puissance militaire des pays asiatiques, mais plutôt de leur potentiel en tant que futurs concurrents économiques.

Henry Fouquier dans le journal *L'Oued-Sahel*, publié en Algérie française, le 24 juin 1900, signe un article sur le péril jaune, en pleine révolte des Boxers. Bien qu'une invasion à l'instar de celles d'Attila ou de Tamerlan lui semble improbable dans l'immédiat, il craint que les événements actuels, le siège de Pékin et la répression de la révolte des Boxers par les contingents des puissances européennes, ne donnent lieu à « ce qui n'existait pas auparavant, l'idée d'une patrie chinoise, d'une patrie de la race jaune ». Dans ces circonstances,

il suffit qu'un chef se trouve pour que l'Europe ne puisse plus espérer faire des ports où elle restera maîtresse, des têtes de ligne pour la pénétration du pays. Dès lors, le péril militaire qui reste sérieux, limité à la défensive, tant que l'armement jaune ne sera pas égalé à l'armement blanc, (les Japonais l'ont fait en trente ans), se doublera d'un péril économique. Le marché chinois fermé, c'est un désastre industriel et financier. Il y avait déjà à redouter que les Chinois, très imitateurs, devinssent fabricants, car ils auraient pu par leur main-d'œuvre à bon marché, tuer la fabrication des blancs.

De son côté, Arthur Diosy, spécialiste du Japon en Angleterre<sup>10</sup>, tient à rappeler à ses concitoyens qu'il y a bel et bien un véritable « péril jaune » avant de se demander « *what chance will the workers of the Occident, striving daily to do less work for higher wages, have against the teeming millions of Chinese sober, docile, intelligent and skilful working* » (Diosy 1904 : 337). L'analyse de Jacques Novicow emboîte le pas à celle du président de la Société japonaise de Londres. Le sociologue français, qui entend démontrer à quel point les craintes du péril jaune sont privées de fondements sérieux, oriente, lui aussi son raisonnement sur le terrain économique plutôt que militaire (Novicow 1897 : 1) :

Le péril jaune est signalé de toutes parts. (...) Les Chinois sont quatre cents millions. Théoriquement, ils peuvent mettre trente millions d'hommes sur pied de guerre. Un beau matin, ils devraient envahir l'Europe, massacrer ses habitants et mettre fin à la civilisation occidentale. Cela paraissait un dogme inattaquable. Mais (...) depuis qu'ils se sont laissés battre par les Japonais, dix fois moins nombreux, [allusion à la guerre sino-japonaise de 1895 soldée par une défaite pour l'armée de l'empire du milieu] les pessimistes ont fait volteface. Le péril jaune n'est plus à craindre sous une forme militaire, du moins pour une période qui peut entrer dans nos préoccupations, le péril jaune vient surtout de l'ouvrier chinois qui se contente de cinq sous.

<sup>10</sup> Il s'agit du fondateur de La société japonaise du Royaume-Uni, qui s'occupe des relations anglo-japonaises depuis 1891.

### 3.3 Peurs d'ordre « hygiénique »

Aux côtés des peurs alimentées par l'antagonisme économique, les représentations inquiétantes et menaçantes de l'Orient, sont aussi dues au fait que la pensée médicale et l'imaginaire collectif de l'époque l'associent au lieu d'origine des épidémies. Face à la mobilisation des soldats ottomans, Georges Rémond (1912) émet une différenciation entre Ottomans « occidentalisés » et Ottomans « orientaux » basée sur leur physionomie et leurs lieux de provenance :

Le réservoir immense des populations d'Asie a donné déjà, semble-t-il, ses éléments les plus aptes à prendre part à une guerre « occidentale » et civilisée autant que peut l'être la guerre. Mais voici que d'autres recrues inquiétantes arrivent maintenant, le fond du vase, à divers points de vue redoutable, et non pas seulement sur le terrain militaire. On commence à voir d'étranges figures d'Asiatiques, habillés comme des femmes, aux yeux lointains, étranges et pervers. Jusqu'ici ces grands troupeaux sont demeurés pacifiques et n'ont commis aucune dévastation ni pillage. Mais on prétend déjà qu'ils traînent avec eux les épidémies, le choléra et cent autres belles choses.

Face aux dépêches informant des effets ravageurs du choléra dans les rangs des armées bulgare et ottomane, dans le *Figaro*, un journal de l'opposition, Gaston Calmette (1912) déplore que le gouvernement français ait décidé de débarquer deux mille marins, risquant ainsi de les voir contaminés et atteints par cette épidémie.

Mises à part les considérations géopolitiques, la menace des épidémies favorisées par la guerre va influencer l'opinion des Français contemporains quant à leur compréhension du règlement du conflit. À ce sujet, la *Délégation permanente des sociétés françaises de la paix* considérant les épidémies de choléra et de peste inévitables et liées au fléau de la guerre, épidémies qui déciment les belligérants et sont une menace pour l'Europe entière, adopte sur les conseils de Lucien Le Foyer, ancien député radical de Paris, une résolution, incitant « les gouvernements et l'opinion à faire tous leurs efforts en faveur de la cessation immédiate des hostilités » (*Le Radical* 1912).

## 4. Conclusion

Depuis la révolte des Boxers en 1900, après la guerre russo-japonaise de 1904-1905 et jusqu'aux conflits balkaniques de 1912-1913, une série de tournants événementiels (re)dessinent le cadre médiatique de la perception de ce qui a été représenté comme l'altérité « orientale ». Ce processus, qui va de pair avec la diffusion dans l'espace public des discours sur la décadence et la dégénérescence de ces sociétés et des théories raciales-racistes, attise les peurs à l'égard de cet « Orient ». Hantées par la crainte de voir la suprématie politique, culturelle ou économique de leurs pays remise en question par des États tels que l'Empire ottoman, chinois ou japonais, des fractions importantes de l'opinion publique en France ou en Grande-Bretagne ont véhiculé des discours sinophobes, japonophobes ou turcophobes.



Par ailleurs, il est intéressant de remarquer la résurgence de nos jours, sous une forme similaire, de ces discours et de ces représentations à propos du rôle de la Chine dans la politique et l'économie mondiales, considéré comme inquiétant et menaçant. En 2015, par exemple, la couverture de la revue *Fluide Glacial* intitulée, « Péril jaune ! Et si c'était déjà trop tard ? » met en scène la ville de Paris sous l'influence chinoise, et l'inversion des rôles dominant-dominé de l'époque coloniale. En même temps, l'expression des réticences à l'égard de l'adhésion de la Turquie à l'Union européenne, qui se fondent sur des arguments d'ordre démographique et culturel plus ou moins explicitement avoués, ou encore les amalgames entre religion musulmane et menaces terroristes, s'inscrivent dans une longue généalogie de dispositifs cognitifs et affectifs teintés de turcophobie et d'islamophobie (Baker, Gabrielatos, McEnery 2013 : 18). Si l'utilisation du mot « islamophobie » reste marginal en ce début du XXI<sup>e</sup> siècle et son emploi limité à des spécialistes des questions coloniales, son retour sur l'espace public et sur la scène médiatique en France et ailleurs en Europe a suscité de nos jours d'importantes polémiques quant à sa pertinence, en raison de ses instrumentalisation idéologiques et politiques potentielles<sup>11</sup>.

## Bibliographie générale

Altheide David (2002). *Creating fear: news and the construction of crisis*. New York : Aldine de Gruyter.

Baker Paul, Gabrielatos Costas, McEnery Tony (2013), *Discourse analysis and media attitudes: the representation of Islam in the British Press*, Cambridge, New York : Cambridge University Press.

Beillervaire Patrick (2009). « L'opinion publique française face à la guerre russo-japonaise », *Cipango, cahiers d'études japonaises*, 9, 185-232.

Bernal Martin (1987). *Black Athena: The Afroasiatic roots of Classical Civilization*, vol.1, *The Fabrication of Ancient Greece 1785-1985*. New Brunswick, N.J. : Rutgers University Press.

Decornoy Jacques (1970). *Péril jaune, peur blanche*. Paris : B. Grasset.

Deltombe Thomas (2005). *L'Islam imaginaire : la construction médiatique de l'islamophobie en France, 1975-2005*. Paris : La Découverte.

Fourest Caroline (2005). *La tentation obscurantiste*. Paris : B. Grasset.

Hentsch Thierry (1988). *L'Orient imaginaire. La vision politique occidentale de l'Est méditerranéen*. Paris : Editions du Minuit.

Kabbani Rana (1986). *Europe's myths of Orient: devise and rule*. London : Macmillan.

<sup>11</sup> En ce qui concerne la France, Thomas Deltombe (2005) lui attribue trois origines susceptibles d'expliquer ses manifestations dans la société française contemporaine : le traumatisme de la guerre d'Algérie, la visibilité de la religion musulmane et la crainte de l'Islam, surtout après les attentats terroristes islamistes des années 1990 en France et de 2001 aux États-Unis. De son côté, Caroline Fourest (2005) remet en question la pertinence du mot « islamophobie », s'inquiétant de son instrumentalisation par des extrémistes antilaïques, soucieux de bannir de l'espace public toute critique de la religion, voire même de réintroduire l'accusation pour blasphème.

Lockman Zachary (2004). *Contending visions of the Middle East: the history and politics of Orientalism*. Cambridge: Cambridge University Press.

Marchetti Gina (1993). *Romance and the "Yellow peril": race, sex, and discursive strategies in Hollywood fiction*. Berkeley, Los Angeles, London : University of California press.

Savelli Dany (dir.) (2005). *Faits et imaginaires de la guerre russo-japonaise (1904-1905)*. Paris : Editions Kailash.

Serhat Uluğlı (2007). *L'image de l'Orient turc dans la littérature française : les idées, les stéréotypes et les stratégies*, Istanbul : Isis.

Thomson Simon, Hoggett Paul (éds.) (2012). *Politics and the emotions: the affective turn in contemporary political studies*. New York: Continuum.

Wodak Ruth (2015). *The Politics of Fear. What Right-Wing Populist Discourses Mean*. London: SAGE.

### **Bibliographie des sources citées**

AMAE (1912a). Turquie/433, Le Caire, le 25 septembre 1912, 422.

AMAE (1912b). Turquie/433, Londres, le 3 octobre 1912.

Aubert Louis (1906). *La paix japonaise*. Paris.

Binger Louis Gustave (1906). *Le péril de l'Islam*. Paris.

Bluysen Paul (1912). « La Turquie et l'Islam ». *La Petite République*, 24 novembre 1912.

Calmette Gaston (1912). « Pauvres matelots », *Le Figaro*, 20 novembre 1912.

Conte Edouard (1912). « L'avenir de Sainte Sophie ». *La Dépêche de Toulouse*, 23 octobre 1912.

Curzon George (1894). *Problems of the far East*. London : Longmans.

Diosy Arthur (1904), *The new Far East*. London: Cassell.

Doumic René (1912). « Le réveil de la Pythie ». *Le Gaulois*, 19 novembre 1912.

Lauzanne Stéphane (1913). *Au chevet de la Turquie : quarante jours de guerre*. Paris.

*Le Radical* (1912). « Pour la paix ». *Le Radical*, 22 novembre 1912.

*Le Temps* (1912). « Le panislamisme et la France ». *Le Temps*, 2 novembre 1912.

*L'Excelsior* (1913). « L'Occident triomphe de l'Orient ». *L'Excelsior*, 11 janvier 1913.

Novicow Jacques (1897). *Le péril jaune*. Paris.

Rémond Georges (1912). « Sur les théâtres de la guerre, lettres de nos envoyés spéciaux », *L'Illustration*, 2 novembre 1912.

Richard Paul (1912). « L'opinion européenne ». *L'Aurore*, 31 octobre 1912.